Document généré le 18 avr. 2024 10:50

Liaison

Liaison
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

Le récit d'une filiation

Paul Savoie, *Mains de père*, récit, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1995, 142 pages

Andrée Lacelle

Numéro 84, novembre 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/42058ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lacelle, A. (1995). Compte rendu de [Le récit d'une filiation / Paul Savoie, *Mains de père*, récit, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1995, 142 pages]. *Liaison*, (84), 33–33.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

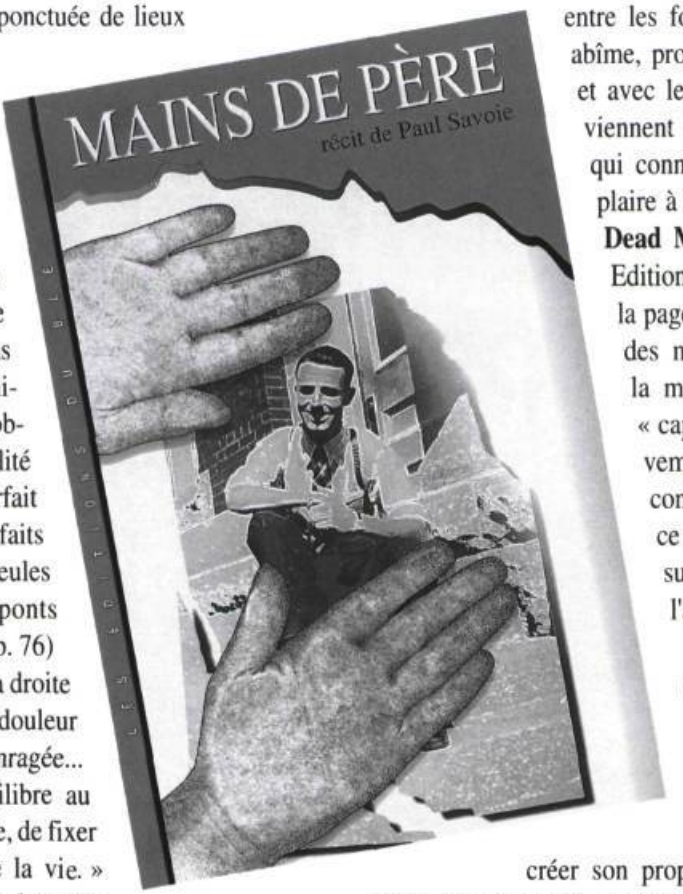
https://www.erudit.org/fr/

Paul Savoie, **Mains de père**, récit, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1995, 142 pages.

LE RÉCIT D'UNE FILIATION

Pour ne pas oublier l'origine de soi, de ses maux, de ses joies. Par ce récit autobiographique dédié à son père et à sa fille, Paul Savoie nous rend plus claire la genèse de son œuvre. Comme sous la pure emprise d'un funambule, en équilibre entre le vide habité et le vide vif, dans une langue limpide, l'écrivain reconstitue, tout en nuances, la complexité d'une histoire d'amour entre un fils et son père. Puis en médaillon, il livre l'amorce d'une autre histoire d'amour, celle entre un père et sa fille.

Ce récit prend la forme d'un journal rédigé à rebours, dans une trame temporelle brisée, ponctuée de lieux épars : Printemps 1994, Toronto / Automne 1961, Saint-Boniface / Hiver 1978, Hadashville / Sans date, Ottawa / Hiver 1984... pour se terminer sur Printemps 1955, Saint-Boniface. À cette époque, l'écrivain a huit ans, l'âge de sa fille Julia au moment où il écrit ce livre. Infiniment soucieux de ne pas fausser la perspective de la réminescence, tentant d'élucider les obscurités, l'auteur s'astreint à la fidélité sans faille : « j'agis en témoin parfait des événements. La relation des faits se pose en absolu » (p. 88). Et « seules les ambiguïtés demeurent. Les ponts inachevés. Les villes de rêve. » (p. 76)



Les mains du père : un sas. La droite paralysée et la gauche en état de douleur permanente. « Main amère, main enragée... prête à tout afin de donner l'équilibre au corps défendant, afin de donner prise, de fixer la corde raide à tous les pôles de la vie. » (p. 32). Les mains des frères, de la mère, « toutes ces mains comme un filet, un engrenage... je deviens le début et la fin d'un geste impossible à vivre... le désir de tout saisir et de tout laisser filer, d'enserrer et de fuir » (p. 32). Envahissant, cet état de symbiose avec le père, qui fait dire au narrateur qu'il s'est approprié la douleur physique du père : « J'ai appris son corps de part en part. J'ai adopté ses pulsions, les pressions que son mal impose à son cerveau, avec les mécanismes dont il s'est doté pour régler les intrusions du mal. » (p. 45) Le père chante aux offices religieux. Sa belle voix de ténor n'attaque pas une note mais la caresse : « Une voix offerte. » Au moment du recueillement, « la voix de mon père se love autour de la mienne. Je connais tous les chants par cœur. Je les chante au fond de moi-même. À l'unisson. Sans que personne ne s'aperçoive de la synchronicité parfaite entre mon père et moi. » (p. 53) L'enfance offerte.

Ailleurs, l'auteur nous familiarise avec la notion d'anamorphose, phénomène de déformation visuelle qu'il a dû apprivoiser à la suite d'une intervention chirurgicale, et qui influencera sa vision du réel. Conséquence : pour parvenir à mieux les assimiler, il se voit dès lors contraint d'établir de nouveaux rapports entre les formes (dimensions, perspectives en abîme, profondeur de champ). Ainsi prévenu, et avec le recul, ces distorsions typiques deviennent soudain aisément repérables, pour qui connaît l'œuvre de Paul Savoie (exemplaire à cet égard, son recueil de nouvelles, **Dead Matter**, publié en 1994 chez Crypt Editions). Qu'il s'installe au piano ou devant la page blanche, qu'il s'agisse des notes ou des mots, l'écrivain-musicien se livre à la même pulsion révélatrice d'identité, « capter et libérer » : le tumulte de mouvements contraires dans des zones sans confins. « Dans ce fouillis, je découvre ce que je suis. Je découvre ce que je ne suis pas. » (p. 97) La passion de créer, l'acte d'écrire, sa force libératrice.

Le père qui ne tombe jamais engendre un fils funambule à qui s'impose la traversée du vide. Hors la sphère paternelle, le salut. Vers la fin du récit, le narrateur décrit cette volonté d'habiter l'espace, d'y créer son propre mouvement, lorsqu'à l'occasion d'une visite au Centre des sciences avec sa fille Julia, dans la salle des formes dansantes, celle-ci « se chorégraphie elle-même. Elle trouve son cadre puis elle fait éclater toutes les marges. Elle est contenue. Elle se dépasse. Elle va au bout d'elle-même. Elle va au bout de son image. » (p. 140) De la première à la dernière page, règne une intensité à fendre l'âme. Les mots dépouillent le silence, après toutes ces années. La phrase nue défile, et dans sa clarté guérisseuse, la douleur apparaît. Un récit bouleversant.

ANDRÉE LACELLE